Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **65 (1929)**

Heft 13

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LXVe ANNÉE
No 13.

22 JUIN
1929

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : G. CHEVALLAZ : *Rapport sur l'enquête ouverte parmi les instituteurs et les institutrices au sujet de la réforme de l'Ecole normale.* — AD. MARTI : *Ecoles de Vienne, écoles de Suisse.* — ALICE DESCOEUDRES : *L'héroïsme des humbles.* — INFORMATIONS : *Camp pour éducateurs de la Suisse romande.* — *Cours de la Fondation « Lucerna ».* — PARTIE PRATIQUE : *La promenade.* — LES LIVRES.

LA RÉFORME DE L'ÉCOLE NORMALE [1]

Rapport sur l'enquête ouverte parmi les instituteurs et les institutrices.

La commission désignée par la Conférence des maîtres pour étudier une réforme de l'Ecole normale a jugé bon de consulter les instituteurs et les institutrices du canton ; sans doute, aurions-nous pu limiter notre enquête aux promotions du brevet des dix ou quinze dernières années, étant donné d'une part que des réformes partielles et un changement profond de l'esprit de l'école sont intervenus dans ces quinze dernières années, d'autre part que la section des institutrices a subi, en 1922, une transformation totale. Néanmoins, nous avons pensé que bien des maîtres, parmi ceux qui ne connaissent pas l'Ecole normale actuelle, se rendent compte avec netteté et clairvoyance non seulement de ce qu'ils ont reçu au cours de leurs études ou de ce qui leur a manqué, mais encore des nécessités permanentes de la préparation des instituteurs. Le succès de notre initiative, l'intérêt des réponses qu'elle a suscitées nous remplissent d'une grande joie.

Envoyé en février, notre questionnaire devait rentrer avant le 1er mars ; nous nous excusons d'avoir sollicité nos collègues dans une période extrêmement chargée, à la fin d'une saison fatigante, mais nous ne pouvions attendre le moment où, déchargés du souci des examens et détendus par quelques jours de vacances, ils eussent accordé à notre enquête un esprit plus libre. Le délai très court pour l'envoi des réponses devait éviter que, dans un tel moment, on ne mît de côté notre feuille pour y répondre à loisir... plus tard, peut-être beaucoup plus tard ; d'ailleurs, si les anciens élèves de l'Ecole

[1] Il s'agit ici de l'Ecole normale de Lausanne. (*Réd.*)

normale n'avaient pas tous formulé pour eux-mêmes en termes précis leurs réflexions sur l'institution où ils ont étudié trois ou quatre ans, de façon à n'avoir qu'à écrire au courant de la plume, du moins avaient-ils tous des jugements plus ou moins fermes et précis dont un moment de réflexion devait suffire à fixer les contours et la forme : ainsi pensions-nous. Beaucoup de nos correspondants nous ont cependant affirmé combien plusieurs de nos questions les avaient embarrassés et les avaient obligés à réfléchir longuement.

Nous sommes d'autant plus reconnaissants à nos collègues d'avoir répondu si nombreux, avec tant d'empressement et de soin. Nous savons que plus d'un a exprimé l'opinion de tout un groupe et que les instituteurs et les institutrices ont beaucoup parlé entre eux de notre enquête. Les réponses que nous avons reçues expriment donc l'opinion d'un plus grand nombre de maîtres et manifestent d'un réel attachement à notre vieille Ecole, qui célébrera dans quelques années son centenaire.

Très rares sont les maîtres qui se sont contentés de répondre par un « oui » ou un « non » sans commenter leur réponse ; un certain nombre ont joint à notre feuille des explications complémentaires parfois très développées.

Nous ne saurions dire avec quel intérêt nous avons pris connaissance de cette foule de renseignements, d'appréciations et de vœux ; il est certain que la Commission y trouve un précieux encouragement et des suggestions nombreuses pour le travail qu'elle doit accomplir.

* * *

Des 1300 questionnaires environ que nous avons envoyés, nous en avons reçu dûment remplis 274.

Nos correspondants sont 172 instituteurs (19 brevetés de 1888 à 1900, 50 de 1901 à 1910, 44 de 1911 à 1920, 56 de 1921 à 1928, un directeur d'école non instituteur, deux anonymes sans date de brevet) et 102 institutrices (6 brevetées de 1890 à 1900, 22 de 1901 à 1910, 28 de 1911 à 1920, 45 de 1921 à 1928, une anonyme sans date). Quelques réponses proviennent de maîtres qui ne sont plus dans l'enseignement primaire.

Nous aurions dû, peut-être, poser des questions différentes aux maîtresses enfantines, dont la formation est particulière, mais comme elles étudient dans la même maison que les instituteurs primaires, leur préparation relève du même esprit et des mêmes tendances, et nous avons confondu les réponses des unes et des autres.

Voici maintenant le détail de notre consultation, question après question, avec quelques commentaires.

I. **Organisation.**

1. *Avez-vous trouvé excessif le nombre des leçons hebdomadaires ?*
Oui : 76 instituteurs, 25 institutrices. *Non :* 84 instituteurs, 67 institutrices.

Encore faut-il remarquer que d'aucuns précisent que leur *oui* vaut pour les deux classes supérieures seulement, ou pour ceux qui font des trajets en

train ; un déclare oui « au delà de 40 » et un autre « quand elles dépassent 30 ». Si donc nos correspondants trouvent en majorité (151) qu'il n'y a pas trop de leçons à l'Ecole normale, cependant la minorité (101) est imposante.

2. *Aviez-vous trop de devoirs ?*
Oui : 68 [1] et 39. *Non :* 89 et 52.

La minorité des « oui » (107 contre 141) s'affaiblit encore par des « quelquefois », « au moment des travaux écrits », « en regard du nombre des heures de présence à l'école », « certains jours, par suite de la mauvaise répartition des devoirs ».

(Inconvénient inévitable dans les classes à plusieurs maîtres ; à l'élève de le corriger en préparant à l'avance certains devoirs.) Enfin, cette réserve est intéressante, parce qu'on la trouve aussi bien avec des « oui » qu'avec des « non » : « trop de mémorisation » ; cette réserve, en effet, vaut peut-être plus pour nous que le nombre des oui et des non : elle porte sur la qualité des devoirs et non sur l'appréciation variable du mot « trop », bien vague quand il s'agit de quantité.

3. *Aviez-vous le temps de préparer consciencieusement tous vos devoirs ?*
Oui : 85 et 57. *Non :* 74 et 34.

Oui, disent la plupart de nos correspondants, mais il en est beaucoup qui ajoutent : « en veillant » ou « en travaillant sans cesse ». Les plus piquantes réponses sont celles qui disent oui à la première et à la troisième questions ! La variété des réponses, comparée avec nos propres souvenirs, nous prouve que le mot « consciencieusement » peut être interprété de manières bien différentes. Beaucoup de nos correspondants apprenaient bien leurs devoirs, de façon à obtenir une bonne note aux interrogations, par « peur d'être piqués » (quittes à se relâcher, pour les professeurs qui interrogeaient rarement à partir du jour où l'on avait été interrogé), ou simplement par obligation morale ; mais d'autres estiment avoir accompli un travail de bourrage, de gavage, sans loisir pour assimiler leurs connaissances ou pour chercher autour d'eux des compléments aux notions fournies par le manuel, de là cette réflexion : « sans possibilité de rien approfondir, comme on comprend qu'il eût fallu le faire ».

4. *Vous restait-il du temps :*
a) *pour la lecture ? Oui :* 122 et 69. *Non :* 37 et 58.
b) *pour des travaux personnels ? Oui :* 75 et 28. *Non :* 76 et 58.

5. *Faisiez-vous des promenades ?*
Oui : 135 et 68. *Non :* 23 et 21.

[1] Le premier nombre désignera toujours les instituteurs, le deuxième les institutrices.

6. *Faisiez-vous des exercices physiques ?*
Oui : 78 et 11. *Non :* 77 et 74.

Un nombre considérable de *oui* (pour ces quatre questions : 145 et 62) sont corrigés par « un peu », « rarement », « quelquefois » ; plusieurs, d'ailleurs, ont pris sur le temps réservé aux devoirs ou au sommeil ; la plupart ne le regrettent pas ; au contraire, ils auraient voulu plus de temps encore pour la lecture, par exemple, ou pour les promenades (souvent faites le dimanche seulement) ; de là la difficulté de tirer une conclusion des chiffres de la question suivante :

7. *Aviez-vous le sentiment de faire tort à la préparation de vos devoirs quand vous vous promeniez ou quand vous lisiez ?*
Oui : 60 et 39. *Non :* 80 et 45.

« Oui, même le dimanche », s'écrie une consciencieuse, avec une pointe d'amertume ; d'autres vont plus loin et regrettent de n'avoir pas négligé davantage des branches secondaires pour lire ou se promener ; par peur de négliger quelque devoir, on s'est parfois retenu « d'assister à des conférences ou auditions, même recommandées par la direction ». C'est pour des raisons d'hygiène mentale et physique que l'on a si résolument répondu « non », même si les devoirs n'étaient pas bien prêts pour le lendemain. « J'avais l'impression, nous dit une promeneuse d'antan, que mes idées se clarifiaient, se classaient, se fixaient ».

8. *Quels devoirs estimiez-vous pouvoir négliger sans préjudice pour vos études ?*

« Aucun » : 31 et 17. — Les devoirs les plus couramment négligés étaient ceux qui concernent les cours pratiques, les cours spéciaux à une ou deux heures par semaine, et les leçons sur des matières déjà étudiées à l'école primaire ou faisant trop appel à la mémoire ; bien entendu, et nous le comprenons sans peine, l'on néglige généralement les disciplines dont les maîtres interrogent peu ou sont peu exigeants, et les devoirs fastidieux, comme les copies.

9. *Regrettez-vous d'avoir négligé certaines branches ? — si vous en avez négligé.*
Oui : 56 et 30. *Non :* 32 et 17.

Oui, certes, dans les disciplines les plus importantes, le français, les mathématiques, l'allemand, les sciences et aussi dans les branches artistiques. Mais, note un correspondant, « négliger n'est pas se désintéresser » ; vraiment, négliger quelque chose était « inévitable ». Alors apparaissent deux tendances : les uns regrettent d'avoir négligé des branches par défaut de temps ou de méthode dans le travail ; les autres regrettent de n'avoir pas assez négligé certaines branches « peu intéressantes » pour consacrer plus de temps à celles qui les intéressaient ou à la lecture. Toutes ces réponses, les non comme les oui, nous montrent qu'il y a bien des anciens élèves qui ont souffert ou d'un manque de temps pour l'étude, ou d'un manque de méthode, ou des deux à la fois et qui sont d'accord avec leur camarade qui écrit : « Je regrette d'avoir

fait mes devoirs à la lettre, en négligeant de les penser ». Il y en a aussi qui estiment avoir « souvent perdu du temps à tenter d'apprendre ce qu'on supposait compris », ce qui veut dire que s'il y avait des devoirs qui n'étaient que des répétitions, il y en avait aussi qui n'avaient pas été suffisamment expliqués.

Formation intellectuelle.

10. *L'Ecole normale vous a-t-elle donné ce que vous en attendiez :*
a) *quant à la somme des connaissances ?*
Oui : 93 et 49. *Non :* 50 et 35.

Oui, étant donnée la faible durée des études, le nombre des branches et le temps limité attribué à chacune d'elles ; le choix des connaissances ne paraît pas des meilleurs à un correspondant. D'une façon générale, qu'on dise oui ou non, on regrette que tout soit superficiel et peu approfondi. L'un des « non » déclare franchement : « par ma faute, j'ai négligé des branches ».

b) *quant au développement de l'esprit ?*
Oui : 47 et 31. *Non :* 99 et 54.

Réponses significatives que faisait prévoir la question précédente : 78 oui contre 153 non. L'Ecole normale y pourvoit « partiellement », mais « incomplètement » ; ce qu'elle a fait, c'est « une bonne mise en route », « ouvrir des portes » ; toutefois, elle ne pousse pas suffisamment dans la voie où elle engage parce que ses programmes encyclopédiques et ses horaires surchargés rendent superficiel le travail de formation intellectuelle. Nous tenons à signaler la modestie d'une correspondante qui commente son « non » en ces termes : « peut-être le mien n'était-il pas assez mûr » et l'opinion, que nous jugeons erronée, de celle qui affirme : « Cela ne dépend pas de l'Ecole normale, mais de l'individu ».

11. *Estimez-vous qu'elle eût dû ou pu faire davantage ?*
Oui : 111 et 49. *Non :* 26 et 26.

Il est des maîtres, dans la faible minorité des 52 contre 160 qui estiment qu'elle eût pu faire mieux, sinon davantage, mais que quatre ans sont bien courts. La majorité se divise en deux groupes — que nous verrons s'opposer encore plus loin ; — les uns auraient aimé une préparation professionnelle meilleure ; les autres, les plus nombreux, auraient voulu que l'Ecole normale travaillât davantage au développement intellectuel. « On dirait qu'au cours de ces quatre ans, elle a la prétention de vouloir tout enseigner et que son idéal est de former des encyclopédies ambulantes. Elle parvient même à persuader à quelques-uns qu'ils savent tout et elle a sa grande part de responsabilité dans la formation de cet esprit « pédant » que certains se plaisent tant à relever dans le corps enseignant ». Reconnaissant ce qu'elle a fait, un instituteur déclare : « En toute sincérité, je serais ingrat de le prétendre » ; pourtant, avec un peu de recul, on peut, sans manquer de respect à l'Ecole normale, en constater les déficits ! Remarquons en outre que la proportion des institutrices qui sont satisfaites est plus grande que celle des instituteurs.

12. *Vous a-t-elle donné, outre vos connaissances professionnelles :*
a) *le goût de l'étude ? Oui :* 121 et 68. *Non :* 31 et 17.
b) *le goût de la lecture ? Oui :* 112 et 65. *Non :* 37 et 17.
c) *le goût des arts ? Oui :* 102 et 47. *Non :* 39 et 32.

Malgré les réserves de quelques oui « insuffisamment » « elle peut faire encore davantage », les réponses à cette question rendent à l'Ecole normale un hommage magnifique ; s'il est des non qui ajoutent « elle ne l'a pas tué non plus » ou « elle a failli le tuer », beaucoup déclarent qu'ils avaient déjà ces goûts ; d'ailleurs, la proportion des maîtres « d'un certain âge » est très forte dans les non de cette question.

13. *Vous a-t-elle déçu ? si oui, en quoi ?*
Oui : 72 et 36. *Non :* 51 et 34.

« Oh ! non, s'écrie une jeune institutrice et j'en garde un souvenir trop lumineux pour qu'il y ait en moi la moindre déception ! » tandis qu'une camarade à peu près du même âge répond : « Oui, en tout », sans préciser davantage. Ce qui est vrai, c'est que, d'une manière générale, la déception ne se manifeste pas pendant les années d'études, mais après, lorsqu'avec un certain recul on peut comparer ce que l'on aurait dû être au début de la carrière avec ce que l'on était. Il serait alors assez humain de charger l'école d'où l'on sort de tous les défauts et de toutes les lacunes qu'on constate en soi-même ; nos correspondants nous ont donné la joie d'avoir pesé leurs réponses, d'être restés modérés dans leurs jugements. Aussi devons-nous attribuer une importance réelle à cette majorité de 108 oui contre 85, et constater que les institutrices sont moins sévères que les instituteurs. Nous négligeons la plainte d'un instituteur sur le milieu que formaient les élèves, où fleurissaient « le mensonge et la grossièreté, voire la vantardise d'immoralité », car si cela est fréquent chez des individus, cela l'est moins comme esprit de classe. Mais pour ce qui touche à l'influence de l'école, nous devons constater, selon nos correspondants, que l'enseignement y est trop livresque et trop primaire, ne faisant pas assez appel au jugement et à l'initiative des élèves, ce qui provoque chez beaucoup l'impression d'avoir été « gavés », « traités en gamins » ; l'Ecole normale leur a laissé croire qu'elle était une fin, qu'on n'y travaillait que pour des notes et pour décrocher un brevet, alors qu'elle devrait être une initiatrice au travail intellectuel. Une autre conséquence de cet enseignement a été de ne pas éveiller l'enthousiasme et de maintenir une certaine étroitesse de vues. Nous voudrions citer, malgré sa longueur, le jugement d'un jeune instituteur parce qu'il reflète l'opinion de beaucoup de ses collègues : « Si l'Ecole normale a une tâche sacrée, c'est bien de susciter dans l'âme des maîtres qu'elle forme un bel et sain enthousiasme pour leur tâche qui est digne d'occuper toutes leurs forces et pour laquelle ils ne seront jamais trop savants. Cela il faut le faire comprendre, car beaucoup s'imaginent qu'une sérieuse culture est inutile dans le domaine primaire, qu'il suffit de connaître bien ce qu'on explique pour tirer toute la substance d'un sujet, que, d'ailleurs, pour se mettre au niveau des enfants, il est dangereux de se familiariser avec des notions trop compli-

quées que jamais on ne pourra utiliser en classe. Or là est peut-être la première cause qui va à l'encontre de l'enthousiasme : on ne peut vraiment enseigner une branche avec joie si on ne l'aime pas, et on ne peut aimer ce qu'on ne connaît que superficiellement. Il est dangereux de présenter aux jeunes gens les mérites des systèmes modernes d'éducation, de les leur donner comme un but à réaliser et de mettre en eux la fièvre de les appliquer, sans les avertir de l'impossibilité à laquelle ils vont se heurter, sans leur donner une image exacte de ce qui les attend et du danger qu'il y a à vouloir se hâter trop. Combien ont perdu la foi, parce que mal avertis, au premier contact avec leur classe, avec les programmes, la population ! Les deux ou trois semaines d'école d'application sont évidemment insuffisantes pour préparer l'instituteur, mais il est certain qu'au cours de quatre ans, jamais on n'arrivera à donner à la fois une préparation intellectuelle et pratique complètes, l'une sera toujours sacrifiée pour l'autre et cela vaut mille fois mieux que de les mutiler toutes deux. »

Le savoir professionnel.

14. *L'Ecole normale vous a-t-elle donné :*

a) *tout le savoir indispensable à un instituteur ?*

Oui : 53 et 33. *Non :* 99 et 46.

La majorité de 145 non contre 86 oui ne nous surprend pas, et si tout le monde avait compris la question dans le même sens, les réponses seraient beaucoup plus homogènes ; en effet, les uns ont dit « oui » en ajoutant que c'était après l'école qu'ils devaient compléter leurs connaissances, ce que leur donnait l'Ecole normale étant en quelque sorte un point de départ, une base, mais suffisante ; d'autres ont dit « non » en tenant compte du fait que l'Ecole normale ne peut pas tout donner en quatre ans. Nous ne voyons donc pas dans ces réponses un motif de nous alarmer.

b) *l'expérience technique nécessaire dans l'enseignement (dessin, chant, gymnastique, etc.) ?*

Oui : 80 et 30. *Non :* 74 et 54.

Nous devons reconnaître que la question était insuffisamment claire : les uns ont répondu d'une façon générale, considérant la préparation professionnelle dans son ensemble ; les autres s'en sont tenus à l'explication entre parenthèses et ont répondu oui ou non selon les disciplines. Les chiffres que nous citons n'ont donc aucune signification ; tout au plus pourrions-nous remarquer que les institutrices souffrent plus que les instituteurs d'un défaut de préparation pratique. Cette conclusion sera renforcée par l'examen de la question 24.

15. *Vous a-t-elle rendu capable de tirer parti des documents que tiennent à votre disposition encyclopédies, bibliothèques et musées ?*

Oui : 103 et 64. *Non :* 46 et 14.

Nous attribuons une valeur sérieuse à la minorité des 60 non (contre 167 oui) : si bien des oui, en effet, inscrivent des réserves dans leurs réponses, en particulier en ce qui concerne les musées, les non constatent qu'ils n'ont pas appris à se servir méthodiquement des documents qu'ils peuvent trouver de différents côtés ; l'un d'eux nous paraît mettre le doigt sur l'élément fondamental de la question en disant : « Nous manquons de culture générale ». Chacun sait ouvrir un dictionnaire et lire l'article qu'il publie sur tel ou tel objet ; mais pour utiliser les renseignements qu'il donne, il faut du jugement, et si possible de larges ouvertures sur le monde des choses et des idées.

16. *Jugez-vous indispensable tout ce qu'elle vous a appris ?*
Oui : 78 et 42. *Non :* 67 et 43.

Les oui estiment que rien ne fut de trop, dans ce qu'ils ont appris ; ils affirment que certaines choses ont été plus utiles à leur développement personnel qu'à leur enseignement ; ils paraissent avoir voulu surtout mettre en relief le fait que l'Ecole normale n'est qu'une station de départ et qu'il y a trop à apprendre ensuite pour qu'on songe à retrancher quelque chose de ce qu'on y a acquis. Les non raisonnent autrement : pour quelques-uns il y a des branches et des notions superflues (nous ne nommerons ces branches que plus loin) ; d'autres, serrant de plus près le sens de « indispensable », ont répondu « non » en ajoutant « mais utile ».

17. *Jugez-vous utile d'ajouter d'autres matières à son programme ?*
Oui : 71 et 41. *Non :* 66 et 32.

Ainsi 112 maîtres contre 98 estiment nécessaire d'ajouter au programme de l'Ecole normale. Si l'on rapproche cette question de la précédente, l'on pourrait penser qu'une cinquième année d'études et peut-être une sixième deviendraient nécessaires. La suite de l'enquête prouve qu'il n'en est rien. Dans la pensée de la plupart de nos correspondants, il s'agirait plutôt de réduire certains enseignements actuels pour faire place aux nouveaux. Quelques opposants préféreraient une étude plus approfondie de certaines des branches actuelles (langues, pédagogie pratique, sciences agricoles, mathématiques, sciences, etc.) ; l'un voudrait que l'Ecole normale devînt un intermédiaire entre l'école primaire supérieure et l'Université (comme si nous avions à nous préoccuper d'autre chose que de préparer des instituteurs !) ; plus modeste, un autre affirme qu'il nous suffit de donner à nos élèves un bon jugement, un raisonnement sain, le goût de l'enseignement et l'amour du devoir », et que l'Ecole normale a ce qu'il faut pour cela ; un autre encore qu'on ne peut toujours augmenter ». Quant aux matières nouvelles proposées par les oui, il en est de tout genre jusqu'à la psychanalyse et à la dactylographie ! Ce qui revient le plus souvent ce sont les disciplines suivantes : le latin, l'histoire de la philosophie, la direction d'une classe à trois degrés ; à cela viennent s'ajouter : la psychologie expérimentale, la rhétorique, l'italien, l'anglais, la littérature allemande, le laboratoire de sciences, la sociologie, l'économie politique, l'histoire des religions, le piano pour les futurs directeurs de chorales, les littératures anciennes, plus de sciences agricoles, y compris la viticulture, la trigo-

nométrie, le grec, les arts appliqués, les stages dans les classes de la ville, les premiers soins en cas d'accident, enfin, — last not least, — des leçons de savoir-vivre !

(A suivre.) G. CHEVALLAZ.

ÉCOLES DE VIENNE, ÉCOLES DE SUISSE

En publiant, vers la fin de l'année 1927, son *Education nouvelle en Autriche*, notre ami, M. R. Dottrens suscita un intérêt extrêmement vif non seulement dans les milieux pédagogiques, mais aussi dans ceux où les questions sociales sont à l'ordre du jour.

Malheureusement, dans certains journaux quotidiens les thuriféraires de ce livre — très intéressant, nous l'avons dit en son temps [1] — vont un peu fort ; ils ont l'air de prétendre que seuls les maîtres viennois sont en possession de la vérité ; que nous, pauvres instituteurs suisses, devons chercher notre chemin de Damas en nous laissant conduire par la lumière qui vient de Vienne, cette nouvelle Mecque de la pédagogie.

A les entendre, on serait tenté de croire que nos écoles primaires suisses vivent, depuis le siècle dernier, sur le vieux fonds herbartien. Qu'elles croupissent dans le traditionalisme le plus fâcheux, qu'aucun effort n'a été fait vers le renouvellement des méthodes et que l'instituteur enseigne encore, de nos jours, comme le magister d'autrefois, laissant tomber, du haut de sa cathèdre, la nourriture spirituelle passivement assimilée par l'enfant.

Nous qui voyons de près l'admirable effort du corps enseignant de chez nous, l'esprit de recherche qui anime un grand nombre de maîtres et de maîtresses, aussi bien dans le sens éducatif qu'au point de vue des méthodes nouvelles d'enseignement, nous sentons vivement toute l'injustice qu'il y a à laisser croire que tout est à réformer dans nos écoles.

Nous affirmons, au contraire, que la différence entre le système appliqué dans les écoles viennoises et les procédés intuitifs que nous employons dans les nôtres n'est pas si grande qu'on veut bien le dire. Et nous allons essayer de le prouver dans les lignes qui suivent.

Trois grands principes sont à la base de la réforme viennoise, nous apprennent les « Leitsätze » (directives) adoptées par la Chambre des maîtres primaires, en 1921. Ce sont :

a) le principe du travail,
b) le principe du milieu immédiat,
c) le principe de concentration.

D'après le *principe du travail*, « ce n'est plus le maître qui doit être au premier plan, dans la classe, mais l'enfant. Dès lors, plus de leçons-catéchismes, plus d'exposés savamment préparés et gradués pour les mettre à la portée des élèves, lesquels, malgré leur bonne volonté, ne peuvent les assimiler parce que leur attention ne peut se fixer dans la passivité. »

En manière d'application de ce principe, nous trouvons dans le livre de

[1] *Journal de Carouge*, février 1928.

M. R. Dottrens une leçon d'arithmétique que l'auteur a prise sur le vif, dans une classe de Vienne.

Eh ! bien, que nos instituteurs se donnent la peine de lire — ou de relire — le compte rendu de cette leçon, je suis persuadé que la plupart s'exclameront aussitôt : Mais, cela n'a rien de nouveau pour nous ! Depuis longtemps déjà, nos leçons-types sont faites sur ce modèle. Nous nous efforçons de faire découvrir la règle des éléments d'études à nos élèves, nous ne l'énonçons jamais avant. Et chaque acquisition nouvelle s'obtient d'après le même principe.

Le principe du *milieu immédiat* consiste à prendre la matière à étudier autour de l'enfant, dans les objets qu'il connaît, qui lui sont familiers. « La classe, le quartier, la ville ou le village, le pays tout entier seront le sol fécond où puisera la culture populaire ».

Fait-on autre chose dans nos écoles ? Notre vocabulaire n'est-il pas composé de manière à permettre à l'enfant de voir d'abord, de toucher si possible, tout ce qu'il doit étudier dans le fond et dans la forme ?

Les leçons de géographie, au début de cet enseignement, ne sont-elles pas devenues, pour la plupart des instituteurs, des études sur le terrain au cours desquelles on acquiert « de visu » les connaissances qu'on classifiera ensuite méthodiquement ? Le système de l'aperception consistant à se servir des notions précédemment acquises pour l'acquisition de notions nouvelles n'est-il pas en honneur dans nos classes primaires depuis fort longtemps déjà ?

Le *principe de concentration* est celui par lequel les écoles de Vienne s'éloignent le plus des nôtres.

Dans son application seulement, car, chez nous aussi, les centres d'intérêt sont connus et employés dans bien des classes-élémentaires surtout. « Les écoles viennoises se sont libérées de la tutelle de l'horaire. L'enseignement est un tout que ne saurait interrompre sans dommage la sonnerie revenant à intervalles réguliers... Ce n'est plus l'heure qui fixe la fin de la leçon, c'est la nécessité psychologique... La division en branches d'études, disent les pédagogues autrichiens, est une erreur qu'il faut abandonner parce qu'elle empêche l'enfant de donner tout son effort. »

Nous voulons bien le croire. Cependant, comme saint Thomas, pour croire nous voulons voir et, avant de nous déclarer d'accord sur cette réforme qui bouscule singulièrement notre manière de travailler, nous voulons être assuré que les inconvénients de ce système ne sont pas si grands qu'ils ne nous obligent au bout de quelques années, à faire marche arrière.

Car, à vrai dire, le maître qui prépare consciencieusement son plan de travail — nous en connaissons qui y consacrent de longues heures de leurs vacances — qui se donne la peine de présenter la matière à assimiler d'une manière attrayante, en s'efforçant d'exciter l'intérêt de son jeune auditoire, celui-là saura donner le goût de l'étude à l'enfant, sans être esclave d'un principe, fût-ce celui de la concentration.

M. Dottrens reconnaît d'ailleurs, tout en restant enthousiaste du système, « que cette méthode augmente considérablement la tâche du maître et exige de lui une force nerveuse peu commune. Il doit ne pas perdre de vue le plan

général et trouver le moyen de coordonner les connaissances nouvelles tout en exerçant les techniques qui sont la base essentielle de toute culture ultérieure. »

* * *

En relisant notre papier, nous tremblons à la pensée que d'aucuns pourront l'interpréter dans le sens d'un pharisaïsme aigu. Si nous nous sommes laissé entraîner à dire quelque bien de notre école et du corps enseignant, ce n'est point avec l'idée de faire accroire que dans notre instruction publique tout est pour le mieux et qu'aucune réforme n'y est souhaitable ; mais nous avons voulu montrer, en examinant les méthodes adoptées par les pédagogues viennois, que notre école, loin de stagner dans une quiétude routinière, est en perpétuel mouvement d'idée. Si les réformes à Vienne ont été plus visibles que chez nous c'est qu'elles étaient plus nécessaires. Des circonstances politiques spéciales ont, du reste, puissamment aidé à leur réalisation.

Est-ce à dire qu'ailleurs, chez nous, par exemple, ces mêmes circonstances ne s'étant pas présentées, il nous est impossible de transformer nos méthodes si elles sont reconnues désuètes ou mauvaises ?

Non pas. Mais ces transformations se feront sans à-coups, petit à petit, en détail. Voyez, par exemple, comment la question du classement a été résolue dans les écoles genevoises. On a commencé par supprimer ce classement individuel dans certaines classes d'une école, puis dans toutes les classes de cette école même. Ensuite d'autres écoles ont suivi le mouvement. Lorsque la majorité des bâtiments scolaires ont adopté la réforme, on crut bon alors de l'imposer partout.

A cette question du classement est intimement liée celle de la suppression des récompenses. Au début, une faible minorité d'instituteurs se ralliaient à cette idée que les récompenses, dans des classes où l'enseignement est légalement obligatoire, telles que celles des écoles primaires, constituent une injustice et poussent toute une catégorie d'élèves — les moins doués — au découragement. Actuellement cette question a fait un immense pas en avant et nous sommes persuadé que le jour, où, à Genève, imitant en cela ce qui se fait dans la plupart des écoles suisses et d'ailleurs, on supprimera les prix, les mécontents constitueront une minorité si faible que la réforme sera adoptée sans aucun grincement dans les rouages scolaires.

Que les transformations aient lieu par voie d'évolution ou de révolution, n'oublions pas qu'en matière pédagogique, on doit se montrer très circonspect, ne perdant pas de vue ce principe que « la pédagogie, toute vieille qu'elle soit, ressemble toujours à un enfant qui fait ses premiers pas ».

AD. MARTI.

L'HÉROÏSME DES HUMBLES

C'est une grave erreur, disait ici même le Dr Franken, de Begnins, *Educateur* 10 nov. 1928, de diviser l'humanité en deux catégories : celle des forts constituant l'élite et celle des faibles plus ou moins accablés de tares, formant déchets. Tous nous connaissons la première béatitude : « Heureux les pauvres en

esprit car le royaume des cieux est à eux ». [1] Et cependant, telle est notre affection pour tout ce qui brille, tant dans le domaine matériel que dans le domaine intellectuel, qu'il faudra longtemps encore pour que les hommes en arrivent à une plus saine estimation des valeurs.

Une maîtresse d'enfants arriérés a, peut-être plus que d'autres, l'occasion d'expérimenter ce scepticisme foncier de nos semblables, surtout des intellectuels, de ceux qui, à tort ou à raison, se croient intelligents, pour la valeur des moins doués. Preuve en soient les très nombreux témoignages de sympathie, même de colère ! que récoltent ceux qui consacrent leur temps à l'éducation des arriérés : « Comment pouvez-vous perdre vos forces avec ces « déchets » humains quand vous pourriez avoir tant de résultats en vous occupant d'enfants intelligents ? » Je suis sûre de ne pas me tromper en affirmant que tous ceux de mes collègues auxquels s'adresse cette sympathie, la ressentent comme une inconvenance à l'égard de leurs petits amis malheureux et de leurs parents.

Je viens d'en vivre un exemple si typique que je ne saurais le garder pour moi. Il y a un certain nombre d'années, j'avais dans ma classe une fillette arriérée de 7 à 8 ans, bonne petite s'il en fût, serviable, bien empruntée toutes les fois qu'il fallait faire preuve de jugement. Aussi, s'il fut relativement aisé de lui dévoiler les mystères de la lecture et de l'orthographe, ce fut une autre chanson pour ceux du calcul. A force de bonne volonté, elle arriva cependant à pouvoir faire un apprentissage pour gagner sa vie.

Après le mariage de sa sœur, elle resta seule à la maison avec ses deux parents : une excellente mère, — de ces braves mères qui vous réconcilient avec votre profession, quelles que soient les difficultés que vous y puissiez rencontrer, si bienfaisants sont leur bonté, leur humble dévouement et leur héroïsme ; — le père, une de ces innombrables victimes de l'alcool... A un moment donné,, la mère qui avait toujours dû s'adonner à un travail excessif, au dehors, pour parfaire le salaire de son mari, vint à tomber malade ; elle dut être transférée à l'hôpital, où elle ne passa pas moins de six mois. Et c'est ici que notre petite arriérée, maintenant âgée de vingt ans, tout simplement, bien inconsciemment s'éleva à l'héroïsme. Jugez plutôt ! Tout le monde connaît , hélas ! la vie d'un ivrogne. Déjà lorsque les deux femmes étaient réunies, elles furent de celles qui déployèrent des trésors de ruse, d'éloquence, de dévouement pour éloigner ou retirer du café celui qui devait être leur protecteur. La mère à l'hôpital, le père ne tarda pas à se « débiner » : les stations au cabaret devinrent plus longues et plus fréquentes, et cependant, il y avait un gain de moins sans compter l'hôpital à payer. Persuadé, dans son imagination d'alcoolique, que sa femme ne se remettrait point, notre homme décida en sa sagesse d'alcoolique que ce n'était plus la peine d'aller travailler. Je vous laisse à penser les soucis, financiers et familiaux de la pauvre jeune fille : notez qu'elle avait embrassé un métier fatigant, même pour celles qui ont tous leurs moyens ! A mesure que les semaines passaient, les soucis croissaient. Continuant son raisonnement... alcoolique, notre homme

[1] Nous doutons que la parole biblique soit ici applicable : la *pauvreté* dont il s'agit n'est pas d'ordre intellectuel, mais spirituel, au sens religieux du terme. (*Réd.*)

s'en allait déclarant que, puisque sa femme ne sortirait pas de l'hôpital, ce n'était plus la peine de vivre, et il annonçait son intention de mettre fin à ses jours ; si bien que sa fille devait se surveiller pour ne pas dormir trop profondément, au cas où elle aurait à intervenir ; et, de fait, elle eut quelquefois à se mettre en route au milieu de la nuit, en plein hiver, et quel hiver ! pour faire regagner le logis à ce père désespéré.

Elle tint le coup, trois mois durant, et l'aurait tenu davantage, peut-être, si — il faut dire heureusement, — la maladie ne s'en était mêlée, ce fut d'abord le sommet du calvaire : affligé d'un mal intime, le pauvre homme n'avait plus l'énergie ni la dignité de se tenir propre ; notre « arriérée » n'hésita pas à s'improviser infirmière : elle prodigua à son père les soins que nécessitait son état, prit soin des lessives supplémentaires, jusqu'au jour où, la maladie s'aggravant, elle fit, comme elle l'avait déjà fait pour sa mère : les démarches nécessaires pour faire entrer son malade à l'hôpital.

« Quelquefois, lorsque nous reparlons de ce temps, me dit la mère, nous nous demandons comment elle a pu supporter ce qu'elle a supporté ! »

Et, tandis que, tout simplement, la mère me contait cette page de vie, je pensais avec reconnaissance au Docteur Franken, et je me demandais combien de jeunes filles brillamment douées seraient capables d'un si total dévouement... Non, on ne perd pas son temps avec les arriérés.

Depuis, notre « peuple » — ce qu'on appelle notre peuple — a eu l'occasion de se prononcer sur l'option locale. Il est probable que le père, maintenant guéri a été déposer un *non* énergique dans l'urne. Et évidemment, ses héroïques compagnes n'avaient qu'à se taire ! O ironie ! ALICE DESCŒUDRES.

INFORMATIONS

CAMP POUR EDUCATEURS DE LA SUISSE ROMANDE

(Vaumarcus 10-14 août 1929.)

L'idée et le programme de cette entreprise nouvelle méritent de retenir l'attention. On tiendra à se procurer auprès de M. Ch. Diserens, La Sallaz (Lausanne) la coquette carte gracieusement illustrée qui donne tous les détails nécessaires et qui motive d'une façon très haute cette réunion : « Parce que les éducateurs sont des hommes d'action et d'une action qui prend tout l'être d'une façon constante, ils ont besoin non seulement de vacances qui reposent et détendent, mais de celles qui enrichissent et renouvellent par le fond... » Il faudrait tout citer.

Une conférence est prévue chaque matin : MM. Raoul Allier, Ernest Bovet, F. W. Foerster, Arnold Reymond. Ces noms disent la tenue intellectuelle et spirituelle que les organisateurs veulent donner à ce camp. Séance d'ouverture et culte de MM. René Guisan et Ch. Béguin. Pour l'art : M. Cuendet sur Rembrandt et une chorale dirigée par M. Piguet.

Les initiateurs comptent d'ailleurs plus sur l'atmosphère générale du camp que sur les travaux. Conversations intimes, libres échanges de vues, discussions franches, le soir des « séances de cantonnement » conversation en cercle restreint autour des grands sujets de la vie religieuse et morale avec, au centre, la vocation.

Une première liste de participants permet d'espérer que cette rencontre d'hommes appartenant aux divers degrés de l'enseignement (primaire, secondaire, universitaire, officiel et libre) marquera pour la vie de nos écoles et de notre pays une date importante. P. B.

Cours de la Fondation « Lucerna ». — Comme ces deux dernières années, la Fondation Lucerna, instituée par le regretté Sidler-Brunner pour l'avancement de la philosophie et de la psychologie, organise cet été à Lucerne un cours d'une semaine destiné au public cultivé. Les Leçons auront lieu du 15 au 19 juillet dans la salle du Grand Conseil. M. Arnold Reymond, professeur à l'Université de Lausanne, y traitera en cinq leçons de la philosophie française contemporaine. M. B. Howald, professeur à l'Université de Zurich, donnera un nombre égal de conférences sur les débuts de la pensée européenne. Enfin, le Dr Arthur Stein parlera du milieu de Pestalozzi. On se réunira chaque après-midi à 4 heures, pour un libre entretien. Le soir deux conférences publiques sont annoncées l'une du prof. Joël de Bâle, sur Nietzsche, l'autre de M. Rychner de Zurich, sur la situation spirituelle de l'Europe.

PARTIE PRATIQUE

LA PROMENADE

Dans un journal pédagogique étranger paraissait, il y a quelques semaines un article critiquant les classes-promenades des Ecoles d'Autriche (on sait en effet que les élèves de ce pays sortent très fréquemment, une fois par semaine en moyenne). L'auteur n'avait pas vu comment s'accomplissaient ces promenades, mais commentait certains articles de journaux ou de livres exposant la manière d'enseigner dans les Ecoles de la métropole du Danube. On appréciait beaucoup l'admirable élan des instituteurs viennois au lendemain de la grande guerre, mais les leçons hors de classe n'avaient pas l'heur de plaire à l'auteur. « Ces sorties, disait-il en substance, faites au *hasard*, ne doivent pas laisser beaucoup de traces dans le cerveau de l'enfant, parce que trop d'impressions diverses y entrent à la fois ! » Le mot anarchie était même prononcé et l'article se terminait par cette antienne: « L'Ecole dite traditionnelle a fourni des générations dont elle n'a pas à rougir ».

Pourtant l'instituteur ou l'institutrice qui veut utiliser la méthode des centres d'intérêt est obligé de sortir souvent avec sa classe pour étudier le milieu, observer directement la nature, apprendre à connaître sur place les êtres et les choses. La leçon en plein air est du reste excellente pour la santé physique comme pour la santé morale de l'enfant. Avec quels cris de joie, ce dernier accueille les mots magiques : « Une promenade ».

Mais pour que la leçon-sortie soit vraiment profitable, il est nécessaire qu'elle ait un but bien défini et qu'elle soit sérieusement préparée. N'oublions pas que le travail en plein air demande un plus gros effort de la part du maître que n'importe quelle leçon donnée en classe.

Voici une manière de procéder :

Avant de quitter l'école, en quelques mots, le maître indique ce que les enfants auront à observer, mais lui-même aura « préparé le terrain ». En route,

chaque enfant pourra s'arrêter à ce qui l'intéresse particulièrement, sans toutefois perdre de vue le but de la promenade. Si on a l'intention de rapporter quelques plantes ou quelque animal en classe, les enfants pourront prendre avec eux plusieurs petits outils, tels que : petite pelle, bêche, seau, herbier, etc.

Une fois, c'est un champ de blé qu'on ira observer ; une autre fois, le travail du laboureur ou celui du bûcheron, etc. Les rues, les monuments de la ville, comme les musées seront également visités. Il est difficile, à cause du temps, de fixer longtemps à l'avance, le moment de la promenade ; mais, en règle générale, c'est l'après-midi qui convient le mieux.

Bien des maîtres ou des maîtresses dirigeant une classe un peu chargée hésiteront à sortir à cause du grand nombre d'automobiles qui rend la circulation très dangereuse. Cependant si, avant de partir, l'instituteur ou l'institutrice, pour bien avoir tout son monde en main, donne des ordres très précis comme : « On s'arrête, on se rassemble à tel coup de sifflet ; personne ne traverse la chaussée avant tel signal, etc. », il y a bien des chances pour que la course se passe sans incident.

Il est bon même de procéder à « quelques répétitions » pendant les leçons de gymnastique, afin qu'une fois en route, l'instituteur soit *presque* sans souci, qu'il n'ait qu'à surveiller un ou deux étourdis (ou polissons).

La famille également sera avertie du but et de l'endroit de la promenade pour que les mamans puissent habiller leurs enfants en conséquence, leur donner éventuellement un morceau de chocolat ou autre friandise à grignoter, mais l'élève doit comprendre qu'il doit fournir un effort, que la sortie est une leçon et non une partie de plaisir.

Bien des personnes, en regardant les enfants se promener diront : « De notre temps, on n'avait pas le temps de voyager ainsi » ou bien « Quand travaillent-ils » ou encore : « La maîtresse (ou le maître) a tout de même bon temps ».

Ces réflexions ne tromperont pas l'instituteur qui sait tout ce qu'on recueille d'une leçon-promenade bien comprise, combien une leçon de chose donnée devant les choses est plus profitable que celle qui consiste à présenter un modèle poussiéreux devant la classe ou un mauvais dessin au tableau noir.

Dehors, la leçon ne peut être complète, souvent le maître n'a fait qu'un geste pour diriger l'attention de l'enfant d'un certain côté, ou un seul mot a été prononcé pour éveiller sa curiosité.

Le lendemain matin, si l'on est sorti l'après-midi de la veille, pendant que les souvenirs sont encore frais, les élèves seront appelés à raconter librement leurs observations. En classe, cela convient mieux que dehors, les enfants sont plus attentifs, mieux dans la main de leur maître. Ils poseront beaucoup de questions qui permettront à l'instituteur de compléter, de fortifier les connaissances et d'enrichir le vocabulaire de ses écoliers. Ce compte rendu de choses vues ne ressemblera pas à une morte description d'un tableau, mais au contraire sera une description bien vivante.

L'élève ne dira sûrement pas :

« Le chat est un animal domestique », mais : J'ai vu tel chat qui guettait

une souris ou qui grimpait sur un arbre parce qu'il était poursuivi par un chien, etc. Bref, les enfants deviendront plus personnels ; les choses vues par leurs propres yeux leur feront une grande impression et leur délieront la langue. C'est à cette leçon d'élocution qu'on pourra ensuite rattacher une quantité d'autres exercices : dictée, calcul, dessin, modelage, etc.

La promenade ainsi comprise ne peut qu'être utile à l'enseignement.

J. S.

LES LIVRES

Fernand Bossé. Histoire ancienne. In-16, 82 illustrations, 376 p., cartonné, 5 fr. Rouge, Lausanne.

« Cette troisième édition, dit l'auteur dans sa préface, diffère sensiblement de ses deux aînées. Nous avons introduit un chapitre sur la Préhistoire, développé les chapitres traitant des peuples de l'Orient. Nous avons fouillé tous les articles de revues, tous les livres parus depuis 1914 de façon à ce que l'édition que nous publions aujourd'hui soit au point précis des connaissances scientifiques actuelles. Le public ne se doute probablement pas du labeur énorme qu'exige un ouvrage ainsi conçu ; cela représente plus de 100 000 pages de lecture et de multiples confrontations. Nous espérons que l'on saura apprécier notre probité scientifique et la conscience que nous apportons à notre travail. »

Consacrant un volume de 376 pages à la seule histoire de l'antiquité, M. Bossé a pu lui donner un caractère plus savant et entrer dans plus de détails que ce n'est le cas d'autres manuels. M. Bossé laisse carrément de côté l'histoire légendaire de Rome ; par contre il nous donne un captivant chapitre sur la civilisation préhellénique. L'impression est nette et belle, la matière clairement distribuée. Les illustrations sont bonnes et souvent excellentes. En résumé, livre intéressant à lire et précieux à consulter. Alb. C.

Feuilles d'hygiène et de médecine populaire, revue paraissant le 25 de chaque mois aux Editions Victor Attinger, 7 Place Piaget, Neuchâtel. Abonnement, Suisse, 3 fr. 50 ; étranger, 4 fr. 50.

Sommaire mars-avril : Les formes de la tuberculose aux différents âges, Dr Eug. Mayor. — Maladies de jadis, maladies d'aujourd'hui, maladies de toujours, Dr Bouquet. — Les cicatrices et le cancer, Dr Eug. Mayor. — Notes et nouvelles : Guerre aux rats. — Le rôle physiologique du gaz carbonique. — Traitement des complications de l'amygdalestonie. — Nettoyage de la bouche. — Les maîtres de la science : William Harrey. — Les microbes bienfaisants. — Contre les engelures. — Recettes de cuisine et conseils pratiques dans chaque numéro. — Spécimens sur demande.

Revue historique vaudoise. — Organe de la Société vaudoise d'Histoire et d'Archéologie, de la Société du Musée romand et de la Commission vaudoise des Monuments historiques.

Sommaire de la 6e livraison (juin 1929) : Les peintres Sablet : François Sablet (1745-1819), Jacques Sablet (1749-1803), suite et fin, par D. Agassiz. — L'auteur des mémoires de Pierrefleur, par Maxime Reymond. — Le collège de Morges. — Bibliographie.

On s'abonne à toute époque à l'Imprimerie de la Société de la *Gazette de Lausanne*, ruelle Saint-François, 1, Lausanne ; 8 francs par an.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

Institut Jaques-Dalcroze, Genève

Ecole de culture musicale et rythmique

Directeur : E. Jaques-Dalcroze

RYTHMIQUE — SOLFÈGE — IMPROVISATION

1. Cours pour professionnels (préparation aux certificats et diplômes).
2. Cours pour amateurs.

Cours de vacances du 12 au 18 août 1929.
Ouverture du semestre d'hiver : 16 septembre 1929.

Pour tous renseignements, prospectus et inscriptions, s'adresser au **Secrétariat, Genève, 44, Terrassière.** P 5182 X

Fabrique de Mobilier scolaire
HUNZIKER FILS - THALWIL

BUREAU DE VENTE
pour la Suisse française
Exposition permanente

Maison G. & E. ROSAT Neuveville
Téléphone 29

COURSES D'ÉCOLES ET DE SOCIÉTÉS

LAC LÉMAN

Buts de promenades nombreux et variés. Les bateaux de la Compagnie Générale de Navigation délivrent sans avis préalable des **billets collectifs** internes à prix réduits, comme aussi des billets collectifs aller en bateau et retour en train. Abonnements kilométriques. **Abonnements de cure d'air et de repos** valables sur tout le lac : 8 jours, Fr. 30.— ; 15 jours, Fr. 45.— ; 1 mois, Fr. 64.—, etc. Pour tous renseignements, s'adresser à la **Direction à Ouchy-Lausanne, téléphone 28.505, ou au Bureau de la Compagnie à Genève, Jardin-Anglais, téléphone 46.09 Stand.** 22823

Chemin de fer d'Yverdon à Ste-Croix

La Corniche du Jura

La vue la plus étendue sur le Plateau et les Alpes. Trajet pittoresque.

Buts de courses : Le Chasseron (restaurant), Le Cochet, Mont-de-Baulmes (restaurant), Aiguillles-de-Baulmes (restaurant), Le Suchet (restaurant à la Mathoulaz), Gorges de Covatannaz, de Noirvaux, de la Poëta-Raisse. Taxes très réduites pour sociétés et écoles. Trains spéciaux sans majoration de prix suivant le nombre des participants. Demandez le panorama, la brochure " Ste-Croix excursions " et tous renseignements à la **Direction à Yverdon.** 22759

Voir suite de cette rubrique page 4.

COURSES D'ÉCOLES ET DE SOCIÉTÉS

EXCURSIONS

sur **MATHIS** et **BUICK**, à l'heure ou à forfait. **Auto-Ecole Bocherens,** Razude, 5, **Lausanne.** Téléphone 27.818. 22311

LES AUTOS-CARS

BLEU-CIEL VIENNENT DE LA

AUTOS TRANSPORTS S. A. — STE-CROIX

TÉL. 81

10 autos-cars pour courses et excursions.
Demandez les itinéraires et devis gratis

Chalet Bel-Air BOUVERET

Parc ombragé au bord du lac.
Spécialités : Friture du lac. Jambon du Pays. Vins et liqueurs 1er choix. Prix réduits pour sociétés et écoles. Pont de danse couvert. Téléphone 23.
Pierre Martin, propr.

LA GRUYÈRE

Buts de courses pour sociétés et écoles

Nouveaux tarifs réduits. Billets directs au départ de toutes les stations C. F. F. Grandes facilités pour trains spéciaux, Pour renseignements, prière de s'adresser à la Direction des Chemins de fer électriques de la Gruyère, à BULLE. Téléphone 85.

CABANE-RESTAURANT BARBERINE s. CHATELARD (VALAIS)

Lac de Barberine ; ravissant but pour excursions ; pour écoles, soupe, couche sur paillasse, café au lait 2 fr. par élève. Arrangement pour sociétés. Restauration, pension, prix modérés. Bateaux, funiculaire. Tél. 4. Se recommande : Jean Lonfat, Marécottes.

HOTEL DENT DU MIDI

Salanfe sur Salvan. (Valais). **Alt. 1914 m.**
Pour écoles : soupe, couche sur paillasse, café au lait, 2 fr. par élève. Salles chauffées.
Téléphone Salanfe 35. P 9015 S **FRAPOLI,** propr., membre du C. A. S.

BIENNE — SCHWEIZERHOF

Le restaurant sans alcool de la Société d'Utilité Publique

recommande aux écoles et sociétés ses beaux locaux agréables pour leurs courses dans la région du lac de Bienne ou dans le Jura. Bas prix spéciaux pour écoles. Renseignements par la gérante. P 2726 U

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LAUSANNE, 6 juillet 1929. LXVme ANNÉE — No 14.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

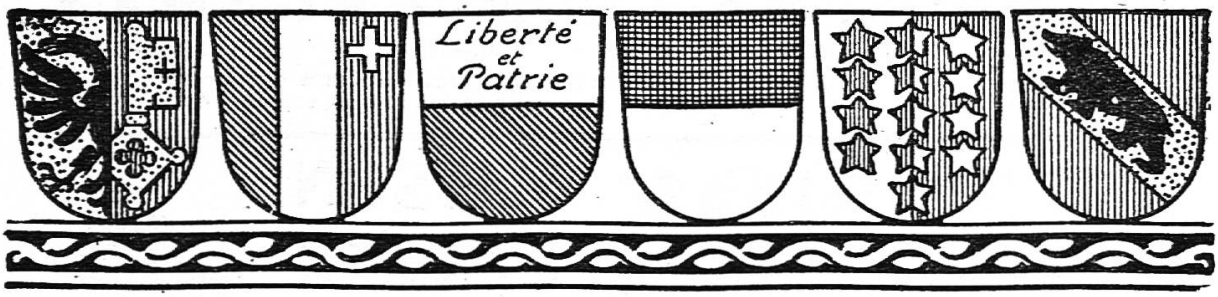
PIERRE BOVET, Florissant, 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT, CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J TISSOT, Lausanne. H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
J. MERTENAT, Delémont. R DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

On demande Suissesse romande, instruite et de bonne éducation, d'au moins 25 ans, comme

GOUVERNANTE

pour 2 enfants fréquentant l'école (garçon 9 ans, fillette 6 ans). La jeune fille qui devra aussi s'occuper des soins physiques des enfants, sera traitée comme membre de la famille et aura sa chambre à elle. Gages 100 à 120 fr. suisses. Entrée 15 août. Ecrire de suite sous **V 3695 L à Publicitas, Lausanne.**

MAIER & KOCHER

TAILLEURS

VÊTEMENTS-PARDESSUS-CHEMISERIE
CONFECTION ET MESURE

AU COMPTANT, 10 % ESCOMPTE AUX MEMBRES S. P. V.
sauf sur les chemises dont les prix sont nets.
TOUS NOS PRIX SONT MARQUÉS EN CHIFFRES CONNUS

7, RUE DU PONT LAUSANNE

Je cherche pour mes deux fils (13 et 15 ans)

pension chez un instituteur

de la Suisse romande, du 1er août au 15 septembre. Leçons de français désirées. Adr. offres avec conditions à **M. Gustave Forni**, Buffet de la Gare, **Bellinzone.**

On cherche pour octobre

INSTITUTRICE DIPLOMÉE

aimant les enfants, pour 2 enfants qui auront alors 7 et 8 ans. On désire piano, chant (pour chants d'enfants) et allemand. Famille habite Jura français. Vie de famille. Références aussi en Suisse à disposition. Ecrire sous **H 3727 L à Publicitas, Lausanne.**

Horlogerie de Précision

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. **Orfèvrerie**
Réparations soignées. Prix modérés. **argent et argenté.**
Belle exposition de régulateurs.
Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN-REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 38.0
10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

PIANOS

Avenue du Théâtre et Rue de la Paix
LES MEILLEURES MARQUES

MAISON CZAPEK

Fournis. du Conservatoire
Cond. spéciales au Corps enseignant

10285